# Théâtre Français. *Esther*, *Jodelet*.

C'est un singulier mariage que celui d'*Esther* et de *Jodelet*: il y a cependant une sorte de parenté entre les conjoints ; car *Jodelet* est enfant de Scarron, *Esther* un enfant de sa veuve ; enfant qu'elle ne fit pas, à la vérité, mais qu'elle fit faire, qu'elle prit soin d'élever et de produire dans le monde.

Il n'en est pas moins étrange que les comédiens se soient avisés d'allier ensemble ces deux ouvrages : ont-ils voulu mêler ce qu'il y a de plus sacré et de plus divin dans la littérature, avec ce qu'il a de plus bas et de plus grossièrement profane, pour rapprocher ainsi aux yeux des spectateurs les deux extrêmes de l'esprit humaine ? Que l'on donne *Jodelet* en carnaval, soit ; mais il fallait garder *Esther* pour le Carême ; et même on peut dire que *Jodelet* déshonore le carnaval ; car il faut de l'esprit et du sens jusque dans les farces ; et le Théâtre Français, dans ses jours de folie, ne doit adopter que d'ingénieuses mascarades. Molière est un plaisant de cour ; Scarron n'est qu'un bouffon de place, fait pour amuser le petit peuple. Les farces de Molière ont fait l'ornement des fêtes les plus brillantes ; elles ont diverti ce qu'il y avait dans ce temps-là de plus illustre, de plus galant et de plus poli en France : les comédies burlesques n'ont jamais fait rire que ce qu'on appelait alors la canaille.

Boileau avait un profond mépris pour le burlesque *effronté*: il était qu'on fit parler au Parnasse et au théâtre *le langage des Halles*; et sa mauvaise humeur éclatait à la cour du temps de la plus grande faveur de madame de Maintenon, qui aurait bien voulu faire oublier à tout le monde qu'elle était veuve d'un cul-de-jatte, et d'un méchant farceur. Plus littérateur que courtisan, Boileau déclamant un jour devant cette dame contre la poésie burlesque : *Heureusement*, dit-il, *ce misérable goût est passé, et l'on ne lit plus Scarron, même dans les provinces*. Racine, présent à cet entretien, et beaucoup plus discret, beaucoup plus circonspect que son ami, lui fit une réprimande très vive sur son imprudence : *Pourquoi donc*, lui dit-il, *parlez-vous de Scarron devant madame de Maintenon ; ignorez-vous l'intérêt qu'elle y prend ?* Non, répond ingénument Boileau ; mais c'est toujours la première chose que j'oublie quand je la vois. Il était difficile en effet, quand on voyait ce qu'était madame de Maintenon, de se souvenir de ce qu'elle avait été : elle le faisait si bien oublier par ses grâces, son esprit, sa politesse, par cet air de dignité et de grandeur qui lui était naturel, et par une élévation de sentiments vraiment digne du trône !

L'incorrigible Boileau, en dépit des remontrances et de la politique de son prudent ami, fit encore la même étourderie quelque temps après, en présence du roi. Il s'agissait du comédien Poisson, qui venait de mourir : *C'est une perte*, dit Louis xiv, *il était bon acteur*. Oui, répartit Boileau, il jouait bien *Dom Japhet*, il était excellent dans *Jodelet*; mais il ne brillait que dans ces misérables pièces de Scarron.

Si ces pièces de Scarron paraissaient déjà *misérables* du temps de Boileau, que sont-elles donc aujourd'hui, puisque telle est notre délicatesse, que nous regardons comme misérables des pièces qui du temps de Boileau paraissaient fort jolies ? Il me semble que *Le Bourgeois gentilhomme* et *Le Malade imaginaire* étaient plus que suffisants pour alimenter le carnaval : si on voulait un surcroît de bonne-chère, on pouvait y joindre *Pourceaugnac*, ou plutôt *Georges Dandin*, la meilleure des farces de Molière, et même qui tient beaucoup plus de la bonne comédie que de la farce.

Que ce soit donc la dernière fois qu'on souille le Théâtre Français de ces turlupinades grossières et de ces ignobles parades, où il n'entre ni sens, ni esprit, ni traits satiriques, ni véritable gaieté. Plusieurs poètes comiques ont imité le travestissement de *Jodelet*; ils ont fait paraître sur la scène des valets déguisés sous le nom et les habits de leur maître, comme dans *Les Jeux de l'Amour et du Hasard*, et une foule d'autres ; mais ils ont sur tirer de ces métamorphoses de situations plaisantes. Scarron n'a cherché dans la mascarade de son *Jodelet*, qu'un canevas pour des bouffonneries et des sottises sans aucun sel.

Il faut cependant rendre justice à l'auteur de *Jodelet*: c'est un très méchant poète, et qui prostitue la langue des dieux à d'étranges platitudes ; mais 'est un assez bon écrivain en prose : il a contribué à fixer la langue. *Son Roman Comique* est fort estimé ; et deux de ses *nouvelles*, *La Précaution inutile*, *Les Hypocrites*, se font lire avec plaisir. Il y a sans doute des scènes triviales dans *Le Roman Comique*, l'auteur a souvent peint une nature basse : c'est le Téniers des romanciers ; mais ses peintures sont fortes et vraies ; il y a de l'originalité dans les incidents et dans la manière de les présenter. C'est un ouvrage de Scarron qui rester ; et, comparé à ses comédies de *Don Japhet*, etc. etc., c'est un chef-d’œuvre de plaisanterie.

On ne peut trop exhorter les comédiens à lutter contre cette fausse délicatesse, contre ce mauvais goût de la génération présente, qui semble vouloir reléguer Molière parmi ces vieux auteurs du temps passé, qui ne sont plus de mise dans notre siècle non seulement ils doivent jouer Molière le plus souvent qu'il est possible, mais ils doivent entourer la représentation de ses pièces d'un certain appareil, d'une certaine solennité, d'une sorte de respect capable d'en imposer au sots contempteurs de ce grand homme. Que tous les premiers sujets se fassent un devoir d'y remplir jusqu'aux moindres rôles ; que ce soit une loi sacrée de n'admettre aucun double, aucun acteur médiocre à l'honneur de jouer Molière : c'est le moyen de ramener le goût de la bonne comédie, de remettre le bon sens en honneur, de faire revenir le public du papillotage, du marivaudage, du romanesque, des jeux de mots, et de tous ces prestiges des drames à la mode.

On accuse Molière d'être grossier : à l'exception de quelques mots proscrits aujourd'hui par l'usage, et qui ne font rien à la chose, Molière est simple, naturel et vrai, énergique plein de sens et fort de raison. On dit qu'il n'a point d'intérêt, point de sensibilité ; parce qu'il peint les hommes et les mœurs et non pas des chimères ; parce qu'il ne nous donne jamais le roman de la nature humaine. Enfin on lui reproche de ne mettre dans ses comédies que des vices et des ridicules, et jamais de vertus ; de nous montrer toujours sur e théâtre ce que nous voyons dans le monde, et jamais ce qui n'existe que dans l'imagination de l'auteur. Molière avait des vertus, et ne mettait sur la scène que des vices : combien de ses successeurs, qui n'avaient que des vices, ont mis des vertus sur la scène ! Molière soulageait les malheureux, répandait ses bienfaits sur le mérite indigent ; et l'on ne trouve dans ses pièces ni sentences d'humanité, ni actes de bienfaisance, ni prodiges de générosité. Beaucoup de ces tartuffes de sentiment, philosophes égoïstes et durs, ont fait sur le théâtre un grand étalage d'humanité, pour lui payer du moins leur tribut en discours, persuadés qu'il était plus facile de louer la bienfaisance que de faire du bien ? Molière faisait son devoir d'homme et de citoyen en pratiquant lui-même la vertu ; il aurait eu peur d' l'avilir, sil l'eût mise en comédie.